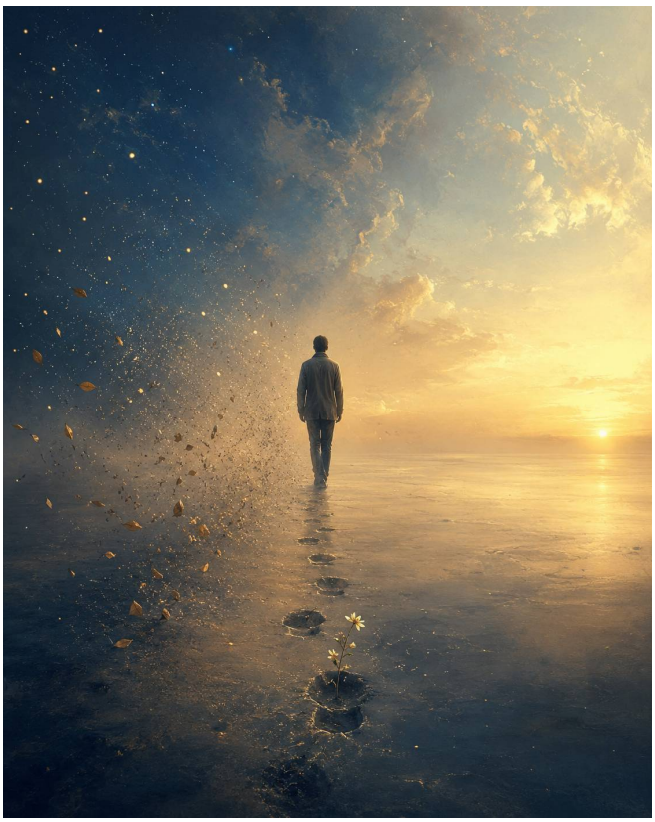
Ce que la mort ne prend pas

Dialogue entre l’aube et la poussière



[Intro]

Un jour, le souffle hésite
au bord des lèvres.

La main qui retenait le monde
s’ouvre doucement.

Le bruit s’éloigne.
Le temps ralentit.

Et l’être fatigué
pose enfin son fardeau
au bord d’un chemin
que nul vivant ne connaît.

[1 — LE DERNIER SEUIL]

On dit qu’il faut partir en paix,
mais le cœur ne connaît pas les consignes.

Il reste une fenêtre à regarder,
une main à serrer,
un pardon à demander,
un je t’aime
que l’on croyait avoir le temps de dire.

Dans la chambre,
ceux qui restent retiennent leur souffle,
comme s’ils pouvaient empêcher
la dernière seconde de passer.

Puis le silence entre,
sans frapper.

Une chaise devient vide.
Un prénom devient mémoire.
Et le monde continue
avec quelqu’un en moins.

[Refrain]

Qu’il y ait l’aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l’on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.

Que l’âme s’envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l’amour, elle ne le prend pas.

[2 — LA VOIX DE LA FOI]

Le croyant murmure :

Peut-être existe-t-il une porte
que nos yeux ne savent pas voir.

Peut-être que la nuit terrestre
s’ouvre sur une autre lumière.

Ce corps n’était qu’une demeure,
une argile prêtée pour quelques saisons,
et le souffle qui l’habitait
retourne maintenant vers sa source.

Peut-être attendent,
derrière le voile,
des mains longtemps perdues,
des visages aimés,
une paix sans blessure
où nul ne se quitte plus.

Alors la mort ne serait pas la fin,
mais une naissance à l’envers,
un pas hors du temps,
un retour dans l’immense.

[Refrain]

Qu’il y ait l’aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l’on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.

Que l’âme s’envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l’amour, elle ne le prend pas.

[3 — LA VOIX DE LA TERRE]

L’incroyant répond :

Je n’attends ni porte ni royaume.

Je vois une flamme qui s’achève
après avoir éclairé sa part de nuit.

Je vois la conscience s’endormir
sans rêve et sans douleur,
comme avant le premier matin,
lorsque je n’étais encore
ni manque, ni peur, ni question.

Mon corps rendra ses atomes
à la terre, aux arbres, aux étoiles.

Je deviendrai peut-être
la poussière d’un chemin,
la feuille d’un automne,
un peu de sel dans l’océan.

Et cela me suffit.

Car je n’ai pas besoin d’éternité
pour savoir le prix d’une heure,
ni d’un autre monde
pour avoir aimé celui-ci.

[Refrain]

Qu’il y ait l’aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l’on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.

Que l’âme s’envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l’amour, elle ne le prend pas.

[Pont — LE GRAND PEUT-ÊTRE]

Et si personne ne savait ?

Ni celui qui prie,
ni celui qui doute,
ni celui qui cherche dans les étoiles
la réponse que le ciel garde pour lui.

Les morts ne reviennent pas
départager nos espérances.

Ils laissent derrière eux
un grand peut-être
où chacun dépose
sa lumière ou son silence.

Mais devant la dernière frontière,
nos certitudes se font petites.

Le croyant tend la main au sceptique.
Le sceptique marche à ses côtés.

Tous deux savent seulement
qu'ils ont aimé,
qu'ils ont été aimés,
et que cela
n'était pas rien.

[Refrain final]

Qu'il y ait l'aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l'on donne avant de partir
continue ailleurs de grandir.

Que l'âme s'envole ou se défasse,
nos gestes survivent à leur place.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l'amour, elle ne le prend pas.

[Coda]

Nous partirons
sans connaître la réponse.

Peut-être vers la lumière.
Peut-être vers le repos.

Mais dans le cœur de ceux qui restent,
une voix continuera de parler,
un rire traversera les années,
une bonté passera de main en main.

Et tant qu’un vivant dira :

« Je me souviens »,

la mort
n’aura pas tout pris.